

INÉDIT

J'AI  
LU

# Ombre et mystère

Envoûtée

JENNIFER L.  
ARMENTROUT



# Envoûtée

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

À huis clos  
À demi-mot

Jeu de patience  
Jeu d'innocence  
Jeu d'indulgence  
Jeu d'imprudence  
Jeu d'attirance  
Jeu d'inconscience

*Numérique*

Jeu de confiance  
Jeu de méfiance

### **LUX**

- 1 – Obsidienne
- 1.5 – Oubli
- 2 – Onyx
- 3 – Opale
- 4 – Origines
- 5 – Opposition

Obsession

### **ORIGINE**

- 1 – Étoile noire

### **COVENANT**

- 1 – Sang-mêlé
- 2 – Sang-pur
- 3 – Éveil
- 4 – Apollyon

L'éternité, c'est compliqué

JENNIFER L.  
**ARMENTROUT**

Ombre et mystère – 1  
Envoûtée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Tasson*



*Titre original*  
MOONLIGHT SINS

*Éditeur original*  
Avon, a trademark of HarperCollins Publishers, New York

© Jennifer L. Armentrout, 2018

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2019

*À tous les lecteurs  
qui ont choisi d'ouvrir ce livre.  
Merci.*



## Remerciements

J'aimerais remercier Kevan Lyon qui encourage toutes mes nouvelles idées de roman et m'aide dans toutes les étapes du processus de création. Un très grand merci à Taryn Fagerness grâce à qui mes livres sont distribués dans de nombreux pays et peuvent toucher encore plus de lecteurs. Grâce à toi, j'ai une bibliothèque entière emplie de romans dans des tas de langues différentes. Merci à mon éditrice, Tessa Woodward, qui a accepté de donner vie aux frères De Vincent, et à la merveilleuse équipe de HarperCollins/Avon Books.

Un énorme merci à Stephanie Brown de m'aider à garder la tête sur les épaules et de me faire rire. Sans Sarah Maas, Laura Kaye, Andrea Joan, Stacey Morgan, Lesa Rodrigues, Sophie Jordan, Cora Carmack, Jay Crownover et tous ceux dont j'oublie le nom, j'aurais sans doute déjà perdu la tête. Alors, MERCI.

Enfin, rien ne serait possible sans vous, les lecteurs. Grâce à vous, je peux continuer à écrire et à créer de nouveaux mondes. Merci.



# 1

— C'est vrai ce qu'on dit à propos des femmes qui viennent ici ?

Des ongles laqués de vernis rouge brillant glissèrent sur le ventre de Lucian De Vincent et sortirent les pans de sa chemise de son pantalon.

— Est-ce qu'elles... perdent vraiment la tête ?

Lucian haussa un sourcil.

— Parce que moi, j'ai l'impression de perdre la tête. De perdre le contrôle. Ça fait si longtemps que je te désire. (Des lèvres de la même couleur que les ongles jouaient avec les cheveux plus courts de Lucian au niveau de ses oreilles.) Mais tu ne m'avais jamais remarquée. Pas avant ce soir, en tout cas.

— Ne dis pas de bêtises, dit-il d'une voix traînante tout en tendant la main vers la bouteille de whisky.

Il l'avait remarquée. Il l'avait même reluquée plus d'une fois. Avec ses longs cheveux blonds et ses jolies courbes mises en valeur par une robe très courte, il ne s'en était pas privé. La majorité des clients du Red Stallion non plus. En fait, il aurait été prêt à parier que 90 % d'entre eux, hommes et femmes confondus, s'étaient arrêtés pour la regarder à plusieurs reprises, et qu'elle le savait très bien.

— Ton attention a toujours été ailleurs, continua-t-elle.

Il entendait plus qu'il ne voyait ses jolies lèvres rouges faire la moue.

Il se servit un verre du whisky de vingt ans d'âge tout en essayant de se rappeler quelle autre femme il avait bien pu regarder. Les possibilités étaient infinies. Pourtant, il ne concentrait jamais son attention sur une personne en particulier. Il ne l'accordait même pas vraiment à la femme derrière lui alors qu'elle pressait sa superbe paire de seins contre son dos et glissait sa main sous sa chemise. Le gémissement qu'elle poussa en écartant les doigts contre les muscles bandés de son ventre ne lui fit aucun effet.

Avant, un sourire entendu et une voix suave auraient suffi à lui donner une érection capable de transpercer un mur. Il avait baisé avec des femmes et s'était perdu en elles pour moins que ça.

À présent... ce n'était plus vraiment le cas.

Avec ses petites dents pointues, elle lui mordilla le lobe de l'oreille, puis fit descendre sa main plus bas. Ses doigts agiles jouèrent avec sa ceinture.

— Mais tu sais quoi, Lucian ?

— Quoi ?

Il porta le verre lourd et trapu à ses lèvres et but le liquide fumé d'une traite sans grimacer. Le whisky s'écoula le long de sa gorge et lui réchauffa l'estomac. Ses yeux se posèrent alors sur le tableau accroché au-dessus du bar. Ce n'était pas un chef-d'œuvre, mais les flammes qu'il représentait lui plaisaient. Elles lui rappelaient la descente brûlante vers la folie.

Elle lui retira sa ceinture.

— Je vais tout faire pour que tu ne penses plus jamais à personne d'autre.

— Ah oui... ?

Il s'interrompt et fronça les sourcils en fouillant sa mémoire.

Et merde.

Il avait oublié son nom.

Bon sang, comment s'appelait-elle, déjà ? Les flammes violettes et rouges de la toile ne connaissaient pas la

réponse. Quand il prit une grande inspiration, il manqua s'étouffer à cause de son parfum entêtant. Il avait l'impression qu'on lui avait vomi un fraisier dans la bouche.

Le bouton de son pantalon fut défait, puis le son étouffé de sa fermeture Éclair résonna dans la pièce spacieuse. Une seconde plus tard, la jeune femme avait passé la main sous l'élastique de son boxer, jusqu'à l'endroit où reposait son sexe.

Elle se figea aussitôt. On aurait même dit qu'elle avait cessé de respirer.

— Lucian ? souffla-t-elle d'une voix cajoleuse.

Ses doigts chauds s'enroulèrent autour de son membre à moitié endormi.

Le désintéret total et flagrant de son corps pour ce qui était en train de se passer le fit grimacer de dégoût. Qu'est-ce qui clochait chez lui, à la fin ? Une très belle femme était en train de le toucher, et pourtant, il était aussi excité qu'un écolier dans une pièce emplies de bonnes sœurs.

Il... En fait, il s'ennuyait ferme. Il en avait assez d'elle, de lui-même... de cette situation. En temps normal, elle aurait été tout à fait son genre. Il aurait pris du bon temps avec elle, puis l'aurait éjectée de sa vie. Lucian ne couchait jamais deux fois avec la même femme. Il ne voulait pas prendre le risque d'instaurer une habitude, car les habitudes étaient difficiles à enrayer. Sans parler du fait que l'une des deux personnes finissait toujours par avoir des sentiments, et ce n'était jamais lui. Jamais. Alors, ce soir, il n'avait pas envie de tout ça.

La sensation d'être arrivé dans une impasse, de ne plus avoir envie de rien, le hantait depuis deux mois et asphyxiait toutes les facettes de son quotidien. Une certaine fébrilité s'était insinuée sous sa peau et se répandait dans ses veines comme cette satanée vigne qui couvrait la façade de la maison.

Il avait commencé à ressentir ce malaise bien avant que les choses se compliquent.

Elle fit glisser son autre main sous sa chemise tout en resserrant sa prise autour de son sexe.

— Il va falloir que je le mérite, c'est ça ?

Lucian faillit rire.

Merde.

Vu les pensées qui lui traversaient l'esprit, elle avait du pain sur la planche. Il reposa le verre sur le bar, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux. Il tenta de se vider l'esprit. Elle continuait de le toucher avec un silence appréciable.

C'était ce dont il avait besoin, plus que jamais. Un orgasme sans prise de tête. Clare ? Clara ? Un prénom en C, il en était à peu près sûr. Dans tous les cas, elle savait ce qu'elle faisait. Son érection se gonflait davantage à chaque seconde qui passait, mais son esprit... Non, son esprit n'était pas sur la même longueur d'onde.

Depuis quand avait-il besoin de réfléchir dans ces moments-là ?

Il s'écarta du bar pour lui donner un plus grand champ de manœuvre et tendit la main à l'aveugle pour attraper la bouteille de whisky à plusieurs milliers de dollars. Ce soir, il voulait se perdre dans l'alcool. Il voulait avoir l'impression d'être en vie. Ça avait été le cas les soirs précédents également, mais à cet instant, c'était encore plus nécessaire car dès le lendemain, il aurait d'importantes affaires à traiter.

Pour le moment, il ne voulait pas y penser. Il ne voulait pas ressentir autre chose que cette main, cette bouche et peut-être la façon dont...

Un léger bruit de pas, à peine audible, résonna à l'étage au-dessus. Lucian rouvrit les yeux et pencha la tête sur le côté. Ses oreilles lui jouaient sans doute des tours. Le son se répéta. C'étaient bien des bruits de pas. Cela ne faisait aucun doute.

Que se passait-il ? Il saisit le poignet de la fille pour l'arrêter. Le geste ne lui fit pas plaisir. Elle se mit à

bouger plus vite et plus fort. Il resserra sa prise pour l'immobiliser.

— Lucian ?

Sa voix trahissait son incompréhension.

Il ne répondit pas. Il était trop occupé à tendre l'oreille. Ce qu'il avait entendu relevait de l'impossible. Les chambres de l'étage supérieur étaient vides. Personne ne pouvait s'y trouver.

Le silence s'éternisa. Il y avait de grandes chances pour qu'il ait rêvé. C'était sans doute la faute de ce foutu whisky.

Mon Dieu. C'était peut-être lui qui perdait la tête.

Après avoir extrait la main de la fille de son pantalon, il se tourna et lui fit face. Elle était vraiment très belle, pensa-t-il en observant son visage déçu, mais il avait appris depuis longtemps que la beauté était un don de la nature éphémère et superficiel. Dans la plupart des cas, elle n'était que surface et une fois sur deux, la nature n'y était pour rien. C'était l'œuvre de chirurgiens aux doigts agiles.

Il enroula ses doigts autour de sa nuque. En la regardant ainsi, il se demandait où sa beauté se terminait et où sa laideur commençait. Il pressa son pouce contre son poulx. Les battements de son cœur s'emballèrent.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Ses cils épais papillonnèrent, dissimulant la couleur de ses iris que l'on retrouvait chez une grande partie des habitants de Louisiane. Il aurait parié qu'elle avait une ou deux couronnes chez elle, et les écharpes qui allaient avec et indiquaient qu'elle faisait partie des plus jolis minois du Sud.

Lucian allait incliner la tête quand son portable sonna sur le bar. Il se détourna aussitôt, sans se soucier du murmure de déception de la jeune femme. Lorsqu'il se pencha en avant et aperçut le nom de son frère sur l'écran, la surprise l'envahit. Il était tard. À cette heure, Dev, le fils parfait, était sans doute couché dans son lit, dans cette même maison, alors qu'il aurait pu être avec

sa fiancée, en train de baiser comme des lapins, comme tout couple normal et heureux qui se respectait.

En même temps, il avait du mal à imaginer la virginale Sabrina en train de baiser.

De nombreuses rumeurs couraient au sujet des hommes et des femmes de la famille De Vincent. L'une d'elles, en particulier, était un mensonge éhonté. Un jour, leur arrière-arrière-grand-mère avait déclaré que les hommes de la famille tombaient amoureux très vite et avec passion, sans la moindre raison et sans hésitation. C'était une grosse connerie.

Le seul à être tombé amoureux au sein de leur fratrie était Gabe et il fallait voir ce que cela avait donné. Un véritable merdier.

— Quoi ? demanda Lucian en répondant.

Il attrapa de nouveau la bouteille.

— Il faut que tu viennes dans le bureau de papa, lui ordonna Dev.

Il raccrocha aussitôt. Lucian haussa les sourcils. C'était une requête intrigante. Après avoir glissé son portable dans sa poche, il reboutonna son pantalon et retira sa ceinture qu'il jeta sur le canapé.

— Reste ici, dit-il.

— Quoi ? Tu m'abandonnes ? s'exclama la fille.

À l'entendre, on aurait dit qu'aucun homme ne l'avait jamais laissée en plan.

Un sourire narquois aux lèvres, Lucian ouvrit la porte qui menait à la terrasse du premier étage.

— Oui, et tu seras toujours là à mon retour.

Sa réponse la laissa bouche bée. Il sortit quand même. Il savait que malgré sa colère, elle l'attendrait.

Traversant la terrasse, il emprunta l'escalier dérobé qui menait à une pièce de service au rez-de-chaussée. Le mausolée qui leur servait de maison était à peine éclairé et plongé dans le silence. Ses pieds nus foulèrent le carrelage qui se transforma bientôt en parquet massif.

Il lui fallut quelques minutes pour atteindre le bureau car il était situé de l'autre côté de l'aile droite, loin des yeux des visiteurs curieux qui s'aventuraient dans la demeure des De Vincent. Il possédait même sa propre entrée et son parking.

Lawrence, leur père, avait fait de la préservation de son intimité un art.

À l'approche des portes closes, Lucian ralentit. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait, mais il savait que son frère ne l'aurait jamais appelé au milieu de la nuit pour rien. Aussi, il se prépara à toute éventualité.

Les lourdes portes en chêne s'ouvrirent sans un bruit. Lorsque Lucian entra dans la pièce vivement éclairée, il se figea aussitôt.

— C'est quoi, ce bordel ?

Des pieds chaussés de mocassins en alligator Brooks Brothers se balançaient à plusieurs mètres du sol. Il y avait une flaque par terre. L'odeur nauséabonde qui flottait dans la pièce laissait deviner de quoi il s'agissait.

— C'est pour ça que je t'ai appelé, dit Dev d'un ton neutre, quelque part dans la pièce.

Lucian remonta les yeux le long du pantalon noir, humide au niveau des cuisses, puis son regard s'aventura sur la chemise bleu turquoise à moitié rentrée, sur des mains et des bras relâchés le long des flancs et sur des épaules rentrées. Le cou était tordu à un angle peu naturel.

Sans doute à cause de la ceinture qui était enroulée autour.

Ladite ceinture était attachée au ventilateur importé d'Inde qui avait été installé environ un mois auparavant. Chaque fois que le corps se balançait, l'appareil émettait le même tic-tac qu'une pendule.

— Mon Dieu, grogna Lucian, les bras ballants.

Son regard balaya rapidement la pièce. La flaque de pisses s'étalait en direction du tapis persan beige et or hors de prix.

Si sa mère avait été encore en vie, elle se serait accrochée à son collier de perles sous le coup de l'horreur.

À cette pensée, un sourire moqueur retroussa ses lèvres. Seigneur. Sa mère lui manquait tous les jours depuis qu'elle l'avait quitté, depuis qu'elle *les* avait quittés, en cette nuit orageuse à l'humidité étouffante. Elle avait toujours aimé les belles choses sans âge, immaculées. Aussi, il n'était pas étonnant qu'elle soit partie si tôt, si jeune.

Davantage troublé par ses pensées que par la mort qui emplissait la pièce, Lucian se dirigea vers la droite et s'affala sur un fauteuil en cuir. Le fauteuil dans lequel il était resté assis pendant des heures, enfant, le dos droit comme un piquet, à écouter les nombreuses raisons pour lesquelles il avait déçu ses parents. À présent, les jambes écartées, il n'avait plus rien de la posture d'antan. Il n'avait pas besoin d'un miroir pour savoir que ses cheveux, aussi blonds que ceux de ses frères étaient bruns, étaient décoiffés, comme si des dizaines de mains s'étaient glissées dedans. Il n'avait pas non plus besoin d'inspirer profondément pour sentir ce satané parfum fruité qui s'accrochait à ses vêtements.

Si Lawrence l'avait vu ainsi, ses lèvres se seraient retroussées comme s'il avait senti une odeur particulièrement écœurante. Toutefois, Lawrence ne le verrait plus jamais car il pendait du ventilateur comme une pièce de viande sur un crochet de boucher.

— Quelqu'un a appelé la police ? demanda Lucian en pianotant sur l'accoudoir.

— J'espère bien, répondit Gabriel d'une voix traînante.

Il s'appuya contre la crédence en merisier fraîchement cirée. Les verres en cristal s'entrechoquèrent. Les carafes de brandy et de whisky de qualité bougèrent à peine.

Gabe, qui était souvent considéré comme le plus « normal » des frères De Vincent, paraissait encore à moitié endormi. Seulement vêtu d'un bas de jogging, il se frottait le menton d'un air absent tout en regardant les jambes qui se balançaient. Son visage était fermé et pâle.

Ceux qui le pensaient « normal » ne connaissaient pas le véritable Gabe.

— J'ai appelé Troy, dit Dev avec gravité.

Debout de l'autre côté du bureau, il ressemblait à l'image que l'on se faisait de l'aîné d'une famille. Un aîné qui, apparemment, venait de se retrouver en charge de la dynastie De Vincent. Ses cheveux bruns étaient peignés avec soin, sa mâchoire rasée de près et il n'y avait pas le moindre pli sur le pantalon en lin dans lequel il avait dormi. Le connaissant, il s'était sans doute arrêté en route pour le repasser.

— Je lui ai raconté ce qui s'est passé, reprit Dev. Il arrive.

Lucian tourna la tête vers lui.

— C'est toi qui l'as trouvé ?

— Je n'arrivais pas à dormir. Alors, je me suis levé et je suis venu ici. Quand j'ai vu qu'il y avait de la lumière, je suis entré et je l'ai trouvé comme ça. (Dev croisa les bras sur son torse.) À quelle heure es-tu rentré, Lucian ?

— Quel est le rapport ? demanda-t-il.

— Réponds à la question.

Un sourire étira lentement les lèvres de Lucian.

— Tu crois que j'ai quelque chose à voir avec l'état de notre très cher père ?

Devlin ne répondit pas. Il attendait une réponse. C'était Dev tout craché. Silencieux et froid, comme une tombe fraîchement creusée. Il ne ressemblait en rien à Lucian. En rien. Seul Gabe regardait Lucian avec admiration comme s'il connaissait la vérité, comme s'il savait tout mieux que lui.

Lucian leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas s'il était ici quand je suis rentré ni même s'il était réveillé. J'ai emprunté ma porte personnelle et j'étais occupé à des activités bien plus intéressantes jusqu'à ce que tu m'appelles.

— Je ne t'accuse de rien, répondit Dev de cette voix monocorde dont il avait usé durant toute leur enfance.

— Ça y ressemble bien, pourtant.

Cette famille ne tournait pas rond. Leur père s'était pendu au ventilateur avec sa ceinture en cuir à six cents dollars et Dev faisait passer un interrogatoire à Lucian. Les doigts de ce dernier se figèrent sur l'accoudoir du fauteuil. Il venait de remarquer une tache rouge sur son index. Il replia les doigts.

— Et vous, vous étiez où ?

Dev haussa les sourcils.

Gabe détourna les yeux.

Secouant la tête, Lucian eut un petit rire.

— Écoutez, je ne suis pas un expert, mais on dirait bien qu'il s'est pendu.

— C'est une mort suspecte, dit Gabe. (Lucian se demanda dans quelle série policière il avait entendu ce terme.) Les flics vont mener une enquête. Il n'y a pas... il n'a pas laissé de lettre. (Il désigna le bureau vide de tout papier d'un geste du menton.) Enfin, on n'a pas cherché... Merde. Je n'arrive pas à y croire...

Le regard de Lucian se posa de nouveau sur le corps de son père. Lui non plus, il n'arrivait pas à y croire.

— Tu as appelé Troy ? demanda-t-il en reportant son attention sur Dev. Tu vas voir qu'il va fêter ça. En même temps, nous aussi, on devrait être contents.

— N'as-tu pas le moindre respect ? cracha Dev.

— Tu me poses vraiment cette question ? Par rapport à notre père ?

La mâchoire de Dev se crispa, trahissant un semblant d'émotion.

— As-tu la moindre idée de ce que les gens vont dire ?

— Regarde-moi. Tu crois que je m'intéresse à ce que les gens disent ? demanda Lucian à voix basse. Tu crois que je m'en suis déjà soucié ?

— Toi, tu fais ce que tu veux... mais notre famille, elle, n'a vraiment pas besoin de se retrouver, encore une fois, traînée dans la boue.

Leur famille devait faire attention à beaucoup de choses, mais une tache de plus sur sa réputation déjà souillée ne changerait pas grand-chose.

— Notre père aurait sans doute dû y penser avant de...

Il s'interrompit et désigna d'un geste du menton l'homme pendu.

Dev pinça les lèvres. Lucian savait que son frère se contrôlait pour ne pas lui répondre. Après tout, Dev avait de l'expérience en la matière. Depuis tout petit, Lucian lui avait toujours cherché des noises.

Dev ne dit rien. Il se contenta de contourner les jambes de leur père et de sortir du bureau en refermant *douce-ment* la porte derrière lui.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Lucian en haussant un sourcil.

Gabe lui adressa un regard blasé.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

Lucian haussa une épaule avec désinvolture.

— Pourquoi pas ?

— Tu sais très bien comment il réagit.

Oh, oui, Lucian le savait, mais Gabe en avait-il la moindre idée ? Il n'en était pas certain. Sans doute parce que Gabe ne voulait pas voir ce qui se passait lorsque la façade érigée par leur frère se craquelait.

Les yeux rivés sur ces satanées jambes, Gabe reprit la parole d'une voix grave.

— Tu penses vraiment que notre père aurait fait ça ?

— Ça y ressemble, en tout cas, répondit Lucian dont le regard était de nouveau attiré par les mains pâles figées dans le temps.

— Il n'y avait plus grand-chose qui m'étonnait avec lui... Mais se pendre ? (Gabe leva la main et la passa dans ses cheveux.) Ce n'est pas son... style.

Lucian ne pouvait qu'acquiescer. Ce n'était pas le genre de Lawrence de leur faire une faveur telle que celle-ci et de les laisser enfin tranquilles.

— C'est peut-être à cause de la malédiction.

— Tu plaisantes, j'espère. (Gabe jura dans sa barbe.)  
On croirait entendre Livie.

À l'évocation de leur gouvernante, Lucian sentit un grand sourire étirer ses lèvres. Mme Olivia Besson avait été une seconde mère pour eux. Elle avait fait partie intégrante de cette maison au même titre que les murs et le toit. Toutefois, elle était aussi superstitieuse que des marins pendant une nuit d'orage. Son sourire s'estompa comme les dernières bribes d'un rêve.

Un silence pesant tomba sur la pièce tandis que les deux frères observaient leur père. Ce fut Gabe qui le brisa. Il parla à voix basse, comme s'il avait peur qu'on ne l'entende.

— Je me suis réveillé avant que Dev m'appelle. J'ai cru avoir entendu quelqu'un au dernier étage.

L'air se bloqua dans la gorge de Lucian.

— Je suis monté, mais... (Une grande inspiration gonfla le torse de son frère.) Tu sais, ce que tu avais prévu de faire demain ? Ça ne va pas être possible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il avec un rire étranglé. Tu ne peux pas partir de la maison alors que notre père est mort.

Lucian ne voyait pas le problème.

— Dev péterait un câble.

— Dev n'est au courant de rien, rétorqua-t-il. Il ne remarquera même pas mon absence. Je serai de retour dès le lendemain.

— Lucian...

— C'est important pour moi. Tu le sais. Je ne fais pas confiance... Je ne fais pas confiance à Dev pour choisir la bonne personne. Il est hors de question que je me mette en retrait et que je le laisse faire ce qu'il veut. (Son ton était sans appel.) Dev peut croire que c'est lui qui commande, je m'en moque, mais j'aurai mon mot à dire.

Gabe soupira de lassitude. Plusieurs minutes s'écoulèrent en silence.

— Tu as intérêt à t'assurer que ton *invitée* comprenne qu'elle ne doit pas souffler mot de ce qui s'est passé ici.

— Évidemment, murmura Lucian en se levant paresseusement de son fauteuil.

Cela ne l'étonnait pas que son frère ait compris qu'il avait ramené une femme ici.

Cette maison avait des yeux et des oreilles.

Gabe se dirigea vers la porte.

— Je vais essayer de trouver Dev.

Lucian regarda son frère partir, puis se tourna vers le cadavre de son père. Il sonda son cœur à la recherche de quelque chose, n'importe quoi. Le choc qu'il avait ressenti en entrant s'était dissipé avant même de se matérialiser réellement. L'homme pendu au plafond l'avait élevé, pourtant il n'arrivait pas à trouver la moindre tristesse en lui. Vingt-huit ans à vivre à sa botte et... rien. Même pas du soulagement. Un néant d'émotions.

Il leva de nouveau les yeux vers le ventilateur.

Lawrence De Vincent s'était-il réellement pendu ? Le patriarche de la famille aurait davantage été du genre à les enterrer tous, par pure méchanceté.

S'il ne l'avait pas fait, cela signifiait que quelqu'un l'avait tué et avait tenté de camoufler son meurtre en suicide. Ce n'était pas impossible. Au cours de sa vie, Lucian avait été témoin de choses bien plus invraisemblables. Il repensa aux bruits de pas qu'il avait entendus. Il ne pouvait pas s'agir de...

Fermant brièvement les yeux, il jura. La nuit allait être longue et pas de la plus agréable des façons. Le lendemain serait encore pire. Avant de quitter la pièce, il se baissa pour soulever le bord du tapis persan et le roula pour que la flaque qui se répandait sur le sol ne l'atteigne pas.

Lucian se dépêcha de gravir l'escalier plongé dans l'obscurité. Il monta les marches quatre à quatre, mais ne s'arrêta pas tout de suite dans ses quartiers. Au lieu de ça, il grimpa jusqu'au deuxième étage et traversa une passerelle pour atteindre un couloir fermé. Des chandeliers muraux éclairaient ses pas, mais il ne voyait pas à plus de quelques mètres devant lui.

Il dépassa plusieurs portes fermées donnant sur des pièces qui n'avaient pas été ouvertes depuis des années, des pièces dans lesquelles le personnel de la maison refusait d'entrer pour des questions de superstitions idiotes. Arrivé au bout du couloir, il s'arrêta. Tandis qu'il observait la porte blanc cassé, il sentit les muscles de son dos se crispier.

La poignée était froide sous sa paume. La porte s'ouvrit sans un bruit en glissant sur la moquette. Un parfum de rose embaumait l'air. Dans la chambre, une lampe était allumée. Une de ces petites lampes de chevet faible en luminosité. La personne allongée dans le grand lit au cadre en bois sculpté à la main paraissait extrêmement diminuée et fragile. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Maddie ? murmura-t-il.

Sa voix parut rauque à ses propres oreilles.

Dans le lit, il n'y eut aucun mouvement. Aucun son. Rien qui pouvait indiquer qu'elle était réveillée ou qu'elle

avait conscience de sa présence. Sa poitrine se serra. C'était le genre de douleur que l'alcool et les filles ne pouvaient pas atténuer.

Il était impossible qu'elle ait été à l'origine des bruits de pas qu'il avait entendus.

Il l'observa dans son lit pendant un instant, puis recula et referma la porte derrière lui. Tout en se passant une main sur le visage, il retraversa la passerelle et redescendit d'un étage. Il dépassa la chambre d'amis vide qui se trouvait près de la sienne.

Alors, une tension d'une origine bien différente s'insinua dans ses muscles. Quand il poussa la porte de ses appartements, il s'immobilisa sous le coup de la surprise.

Son *invitée* se leva du canapé. Elle était entièrement nue à l'exception d'une paire de talons hauts noirs. Oh, merde. Son regard descendit lentement, suivant sa main aux ongles rouges qui glissait entre ses seins, puis plus bas, entre ses cuisses.

— Tu as mis trop de temps, dit-elle. (Quand il reporta son attention sur son visage, elle mordit sa lèvre inférieure.) Alors j'ai commencé sans toi.

Cela lui paraissait un très bon moyen de passer le temps, en effet.

Une part de lui aurait aimé refermer la porte derrière lui et oublier les problèmes qui l'attendaient au rez-de-chaussée. Après tout, il n'était qu'un homme et il y avait une très belle femme nue qui se masturbait devant lui, mais...

Putain.

Il ne pouvait pas se permettre d'emprunter cette voie, aussi délicieuse fût-elle.

Pour ne pas se laisser distraire, il posa les yeux sur le nez de la fille.

— Écoute, ma belle, je m'en veux de faire ça...

Elle bondit sur lui comme une tigresse, franchissant le bon mètre qui les séparait.

Sous le choc, il eut le réflexe de la rattraper. Il était hors de question qu'il la laisse tomber. Il était un salaud, mais il y avait des limites.

De longues jambes s'enroulèrent autour de ses hanches et des mains chaudes se posèrent sur ses joues. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre son souffle, elle pressa ses lèvres contre les siennes et fourra sa langue dans sa bouche. Il était évident qu'elle aurait voulu qu'il fasse la même chose entre ses cuisses.

Et apparemment, elle avait pris la liberté de se servir un verre de whisky.

Sa bouche en avait la saveur.

Les mains accrochées à ses hanches, il l'arracha à lui comme un sparadrap et la reposa sur ses jambes.

— Bon sang, grogna-t-il en reculant. Tu étais dans l'équipe d'athlétisme, à la fac, ou quoi ?

Quand elle fit mine de s'approcher de nouveau, il l'évita et ramassa sa culotte légère. Elle fronça les sourcils, puis le regarda attraper sa robe.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Même si j'ai apprécié l'accueil plus qu'enthousiaste, il est grand temps que tu partes.

Il lui tendit ses vêtements.

Elle baissa les bras.

— Quoi ?

À force de grandes et longues inspirations, il réussit à puiser dans les ressources de patience qu'il n'utilisait presque jamais.

— Je suis désolé, ma belle, mais tu dois y aller. Il s'est passé quelque chose.

Ses yeux se posèrent sur la porte derrière lui. Si l'un de ses frères avait été assez idiot pour le suivre ici, il allait passer un sale quart d'heure.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Ça ne te concerne pas.

Comme elle n'acceptait toujours pas ses vêtements, Lucian les jeta sur le canapé derrière elle.

— Écoute, je suis vraiment désolé, mais il faut que tu partes. Maintenant.

Bouche bée, elle ne fit aucun geste pour récupérer ses affaires.

— Tu ne peux pas me mettre à la porte.

Il parlait chinois, ou quoi ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je peux attendre...

— Non. Je n'ai pas de temps à perdre avec tout ça, la coupa-t-il d'un ton devenu sec.

Elle le dévisagea un long moment avant de pincer les lèvres.

— Tu plaisantes, j'espère ? C'est quoi, ce cirque ?

Sa voix monta dans les aigus. Alors, Lucian se rendit compte qu'il avait la réponse à la question qu'il s'était posée plus tôt. Sa beauté était uniquement superficielle.

— Tu me traînes jusqu'ici, tu me chauffes, tout ça pour me jeter ?

— Moi, je t'ai chauffée ? (Il rit.) Je t'ai à peine touchée, ma jolie.

— Ce n'est pas le problème.

— Bon, maintenant, rassemble tes affaires. Ou pas. À toi de choisir : soit tu remets tes putains de vêtements, soit tu rentres à poil. Franchement, je m'en balance. (Il fit un pas en avant. Cette conversation était terminée.) Mais quelque chose me dit que le chauffeur qui t'attend n'a pas très envie que tu t'assoies sur sa banquette en cuir comme ça.

Le visage de la jeune femme s'empourpra. Il se dirigea vers le bar.

— Je parie que tu ne te souviens même pas de mon nom, lança-t-elle.

Et merde.

Il se servit un verre. À ce stade, il savait que la situation allait empirer à la vitesse de l'éclair.

— Je m'appelle Cindy, connard ! s'exclama-t-elle.

Il avala le whisky cul sec. Au moins, il n'avait pas été très loin. Ça commençait par un C. Après avoir reposé son verre, il se tourna de nouveau vers elle.

Cindy était en train de remonter le petit morceau de dentelle le long de ses cuisses.

— Tu as la moindre idée du nombre de mecs qui mourraient pour être à ta place en ce moment ?

— Je suis certain que la liste est longue, répondit-il sans humour.

Elle ramassa sa robe sur le canapé d'un geste rageur avant de lui adresser un regard noir.

— Arrête, je sais que tu n'es pas sincère. (Elle passa le tissu par-dessus sa tête.) Tu ne sais pas qui je suis, pas vrai ?

— Au contraire, je le sais parfaitement.

— J'en doute. Tu ne connaissais même pas mon nom.

Après avoir récupéré son sac posé sur le canapé, elle recoiffa ses cheveux blonds derrière ses épaules.

— Ne t'inquiète pas, tu le sauras bien assez tôt. Quand j'en aurai fini avec...

Elle hoqueta de surprise. Il avait bougé bien plus vite qu'elle ne s'y était attendue. À présent, il la tenait par la nuque, comme il l'avait fait plus tôt, mais cette fois, l'intention n'était pas la même.

— Ce n'est pas parce que je ne me rappelle pas ton nom que je ne sais pas qui tu es.

— Ah, oui ? murmura-t-elle en baissant légèrement les yeux.

— Tu es une fille à papa pleine de fric qui obtient toujours tout ce qu'elle veut. Tu ne comprends pas le mot « non » et tu n'as pas la moindre idée de ce qui est bon pour toi.

— Comme si tu étais différent. (Elle se pencha en avant et s'humecta les lèvres.) J'ai l'impression que tu parles de toi-même.

Il baissa la tête et soutint son regard voilé. Sa prise se resserra sur sa nuque.

— Si tu crois ça, c'est que tu ne sais absolument rien de ma vie. Tout ce que tu peux me faire, à moi ou à ma famille, je peux te le rendre au quintuple. Alors, ravale tes menaces de pacotille.

Elle posa la main sur son torse et ferma les yeux.

— Tu es sûr que c'est ce que tu veux ?

Seigneur.

Leur dispute l'excitait.

Écœuré, il baissa la main et la laissa trébucher en arrière.

— Tu n'as jamais mis les pieds ici. Tu ne t'es pas approchée de cette maison ce soir. Si j'entends la moindre rumeur à ce sujet, je te le ferai payer. (Il s'interrompt pour s'assurer qu'il avait toute son attention.) Avant que tu dises ce que tu as sur le bout de la langue, j'aimerais que tu prennes un moment pour réfléchir à qui je suis et à ce que je suis capable de faire.

Cindy se tut. Elle avait compris la situation et ne lui causa plus le moindre problème.

Une fois qu'elle fut confortablement installée dans la voiture qui l'attendait à l'arrière de la maison, Lucian rejoignit ses frères dans le salon principal.

— Tu en as mis, du temps, dit Dev en le détaillant de la tête aux pieds. Et malgré tout, tu n'as pas été foutu d'enfiler des chaussures ou de rentrer ta chemise dans ton pantalon ?

Les yeux plissés, Lucian dépassa son frère d'un pas rageur.

— Tu as conscience qu'il est presque 5 heures du mat' ? Ça m'étonnerait que quelqu'un fasse attention à ce que je porte.

— Lucian n'a pas tort, intervint Gabe qui, assis sur le canapé, jouait, comme d'habitude, les conciliateurs. Il est très tard, ou plutôt très tôt. Ce n'est pas si grave.

Dev pencha la tête sur le côté.

— Tu es allé la voir ?

Lucian hocha la tête.

— Aucun changement.

Gabe recoiffa une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Ils atteignaient presque ses épaules. Leur père n'avait pas aimé qu'il les laisse pousser. Il avait toujours dit que ça le faisait ressembler à... Quel était le terme qu'il avait employé ? Ah, oui, un « bon à rien ».

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils fouillent la maison et la trouvent ? Personne n'est au courant. Pas même Troy.

— Ils n'ont pas besoin de fouiller la maison, répondit Dev. Et Troy n'a pas besoin d'en savoir plus. C'est déjà suffisamment embêtant...

— Qu'est-ce qui te gêne, au juste ? intervint Lucian. (La colère enflamma ses veines comme une allumette aurait embrasé une flaque d'essence.) Qu'elle soit ici ? Qu'elle soit vivante ?

— J'allais dire qu'il est déjà suffisamment embêtant que l'on ait eu à financer le nouveau cabinet dont le Dr Flores rêvait depuis cinq ans pour nous assurer sa discrétion sur la question. (La voix de Dev était monotone. Sans émotion. Rien.) Qui sait combien d'argent...

Son regard se posa sur la porte d'entrée. Un instant plus tard, quelqu'un frappa.

Dev avait la capacité extraordinaire de sentir lorsqu'une personne extérieure à leur famille approchait. C'était assez terrifiant.

Lucian s'assit à côté de Gabe tandis que Dev sortait de la pièce. Il se passa les mains sur le visage.

— Putain.

— Ouais, renchérit Gabe.

Et ce fut l'intégralité de leur conversation.

Lorsque Dev réapparut, il était suivi de l'inspecteur Troy LeMere. À son apparence, il était clair que lorsqu'il avait été appelé, il était au lit, heureux auprès de sa nouvelle épouse. Son pantalon beige était aussi fripé que le cerveau de Lucian. Du moins, c'était le sentiment qu'il

avait. Quant à son K-Way, il ne cachait pas le revolver accroché à sa hanche.

Les frères avaient rencontré Troy un été, lorsqu'ils étaient revenus du pensionnat dans lequel ils étudiaient toute l'année. Ils avaient l'habitude de filer en douce pour se rendre au terrain de basket-ball, à quelques kilomètres de distance. C'est là qu'ils avaient rencontré Troy. Un lien très fort s'était créé entre eux, malgré la différence de classe sociale de leurs familles.

Leur amitié n'avait pas plu à leur père. Du moins jusqu'à ce que Troy intègre l'académie de police. Alors, au contraire, il l'avait encouragée. Pour l'exploiter, bien sûr.

Parfois, Lucian se demandait si Dev continuait de fréquenter Troy pour les mêmes raisons.

— Putain, les mecs ! s'exclama Troy en passant les mains dans ses cheveux noirs coupés à ras. (Pas de condoléances. Il les connaissait trop bien pour ça.) Pendant que j'étais en chemin, je n'ai pas arrêté de me dire que vous me faisiez une blague.

— Pourquoi est-ce qu'on plaisanterait sur un tel sujet ? demanda Dev. À cette heure de la nuit, en plus ?

Lucian leva les yeux au ciel pendant que Gabe marmonnait quelques mots qui ressemblaient à s'y méprendre à « N'importe quoi ».

Étant habitué à Dev, Troy ne releva pas.

— Alors comme ça, il s'est pendu ?

— Dans son vieux bureau, oui, répondit Dev en faisant un pas sur le côté. Tu ferais mieux de venir voir par toi-même. Je te montre le chemin.

Troy ne lui fit pas remarquer qu'il connaissait parfaitement le chemin. Il se contenta d'adresser un regard agacé à Lucian au passage. Celui-ci secoua légèrement la tête.

Gabe soupira profondément. Quand les deux hommes eurent disparu dans le couloir qui menait au bureau, il se leva.

— Je ferais mieux d'aller me changer avant que Dev se rende compte que je ne porte toujours pas de chemise.

Lucian ricana.

— Je pense qu'il s'en est aperçu. C'est juste que te critiquer n'est pas son passe-temps favori.

— C'est vrai, mais je préfère le faire quand même.

Tout en regardant son frère quitter la pièce, Lucian s'adossa aux coussins du canapé et posa le bras sur le dossier. Troy et Dev revinrent rapidement. Il s'était peut-être écoulé cinq minutes depuis leur départ.

Dev se posta devant l'une des nombreuses cheminées inutilisées de la maison. Les bras croisés, il était aussi stoïque qu'une statue. Troy, lui, s'assit sur l'accoudoir du fauteuil le plus proche. Il avait l'air secoué.

— Je vais devoir appeler un médecin légiste, mais on essaiera de réduire les effectifs au minimum.

— Je t'en serais reconnaissant, répondit Dev.

Troy le dévisagea un instant avant d'ajouter :

— Avant que tout le monde débarque et que le cirque commence, j'aimerais que vous me racontiez ce qui s'est réellement passé.

— Pardon ? répliqua Dev en fronçant les sourcils. Je t'ai déjà tout dit. Je n'arrivais pas à dormir, alors je me suis levé. J'ai vu que la lumière était allumée et je l'ai trouvé comme ça.

— Tu penses sérieusement qu'il s'est suicidé ? demanda Troy, sceptique. Je connaissais votre père. Cet enfoiré aurait survécu à une attaque nucléaire dans le seul but de...

— Tais-toi, le coupa Dev, énervé.

Troy plissa les yeux.

Lucian intervint avant que la situation ne dégénère. C'était souvent le cas avec Dev et en général, il s'excitait tout seul.

— Comment est-ce que ça pourrait être autre chose qu'un suicide ?

Son ami lui adressa un regard entendu.

— Et toi, où étais-tu ?

— Au Red Stallion. Je suis rentré vers 2 heures du matin, je crois. (Il ne mentionna pas son invitée. Ce n'était pas la peine de la mêler à cette histoire.) Je suis seulement descendu quand Dev m'a appelé.

— Gabe ? (Troy examina la pièce autour de lui.) Où est-il passé ?

— Il est allé s'habiller, répondit Lucian en se penchant en avant et en posant les coudes sur ses genoux. Il ne devrait pas tarder à revenir. Dans tous les cas, je te dis la vérité, Troy. On l'a trouvé comme ça.

Troy baissa les yeux vers le téléphone portable accroché à sa ceinture, puis reporta son attention sur les deux frères.

— Écoutez, vous savez que vous pouvez me faire confiance. Le médecin légiste ne va pas se contenter de le détacher et de le mettre dans un sac. Il va l'examiner.

— Je sais, rétorqua Dev sans émotion. Père était... Il n'était pas serein, ces derniers temps, surtout avec ce qui se passe avec notre oncle. Il avait du mal à tout gérer. Tu sais comment il était, à propos de son image.

Intéressant.

Lucian posa le regard sur son frère. Certes, leur oncle, un illustre sénateur, avait été touché par un scandale lié à la disparition d'une stagiaire... ou de deux, mais leur père n'avait pas semblé s'en soucier plus que de raison. En revanche, il n'avait cessé de s'inquiéter à cause de la personne qui vivait au deuxième étage et ça, c'était déjà plus compréhensible.

— Vous avez jeté un coup d'œil aux caméras de sécurité ? demanda Troy.

— Les caméras installées à l'extérieur ne montrent rien de suspect. Aucune allée et venue, à part Lucian qui rentre, répondit Dev. À l'intérieur, cela fait bien longtemps que les caméras ne fonctionnent plus.

Troy haussa les sourcils.

— Ça, c'est suspect.

— Il dit la vérité, dit Lucian. Chaque fois qu'un technicien les répare, elles retombent en panne. Il paraît qu'il y a des interférences. Les appareils photo traditionnels subissent le même sort. Il n'y a que les smartphones qui fonctionnent normalement.

Troy fronça les sourcils. On aurait dit qu'il voulait leur faire remarquer que ce n'était pas crédible. Pourtant, Lucian ne plaisantait pas. Les caméras cessaient toujours de fonctionner. Aucun technicien n'avait pu en expliquer la cause. Seul le personnel de la maison avait trouvé des explications. Des explications surnaturelles. C'était la raison pour laquelle les employés ne se sentaient pas à l'aise ici.

— Votre père se souciait davantage du regard des autres que de sa propre famille, reprit Troy au bout d'un moment. (Dev n'eut rien à répondre à ça car c'était la stricte vérité.) Sa mort va éveiller des soupçons, Dev. Quelle est la valeur des raffineries de pétrole, du patrimoine immobilier de la famille et de Vincent Industries ? Des milliards de dollars ? Qui va en hériter ?

— Gabe et moi, répondit Dev sans la moindre hésitation. C'est ce que dit le testament de notre père. Je doute qu'il l'ait changé.

Troy désigna Lucian d'un geste du menton.

— Et toi, alors ?

La question fit rire Lucian.

— Ça fait bien longtemps que mon père m'a viré de l'entreprise familiale. Mais ne t'inquiète pas pour moi. Je me débrouille très bien tout seul.

— Tu m'en vois ravi. Je vais pouvoir dormir sur mes deux oreilles, répliqua Troy avant de reporter son attention sur Dev. Ce que je veux dire, c'est que les gens vont se poser des questions. Les rumeurs vont se répandre.

— Bien sûr. (Dev haussa un sourcil.) Et les rumeurs diront qu'il est mort de cause naturelle.

Les yeux écarquillés, Troy s'étouffa sur un éclat de rire.

— Tu te fous de moi ?

— Il a l'air de se moquer de toi ? lâcha Lucian d'une voix sèche.

— Je peux faire jouer quelques relations, c'est vrai, mais ce que tu me demandes est bien trop gros. Ça nous reviendrait en pleine face. (Troy secoua la tête.) Le médecin légiste ne fera jamais passer un suicide pour une mort naturelle.

Dev ne se laissa pas démonter.

— Si tu savais de quoi les gens sont capables...

L'incrédulité se peignit sur le visage de Troy. Il avait l'air à deux doigts de frapper Dev derrière la tête.

— Je le sais trop bien, au contraire, Devlin.

— Nous comprenons que tu doives faire ton travail, reprit Lucian sans faire cas du regard d'avertissement que lui adressait soudain son frère. Et nous ne voulons pas que tu t'attires des ennuis. Nous nous occuperons de... de ce que penseront et diront les gens.

— C'est bon à savoir étant donné que certains ici ne vont pas hériter d'une entreprise avec un milliard de capital, répondit Troy d'un ton sec, les yeux fixés sur Dev. Tu en as de la chance.

Alors, Dev fit une chose inhabituelle, une chose que Lucian n'avait pas vue depuis longtemps.

Il sourit. Et c'était un sourire diabolique.

Lucian patientait dans le salon. Dehors, l'aube faisait reculer les dernières ombres. Des personnes allaient et venaient en silence dans le bureau de son père. Celles qui parlaient murmuraient. Il n'y avait pas de gyrophare bleu et rouge à l'extérieur. L'interrogatoire était minimal. Dev restait aux côtés de Troy, sans doute pour s'assurer qu'il répétait la bonne version de l'histoire.

Quand l'équipe médicale arriva, Lucian leva les yeux de la cheminée qu'il n'avait cessé de fixer pendant tout ce temps. Les mots « médecin légiste » étaient écrits sur le dos du polo noir de l'un des hommes qui poussaient le brancard.

Cela lui rappela une autre nuit qui avait eu une fin similaire.

Plusieurs nuits, en fait.

Tout à coup, une femme cria. Lucian se leva et se tourna vers la porte. Mme Besson se tenait là, au bras de son mari. Ils étaient tous les deux très pâles.

— Que se passe-t-il ?

Sans attendre, Lucian attrapa Richard par l'épaule et les guida tous les deux dans l'une des nombreuses pièces inutilisées, à l'écart du salon et du bureau.

— Lucian, que s'est-il passé ? demanda Richard en plongeant ses yeux marron dans les siens.

Lucian fit rouler ses épaules. Il ne savait pas comment le leur dire. La mort de Lawrence ne les toucherait sans doute pas beaucoup, mais il avait été leur patron et avait fait partie intégrante de leur vie.

— Il y a eu un accident.

Richard glissa un bras autour de la taille de sa femme pendant qu'elle passait la main sur ses cheveux argentés coiffés en chignon.

— Quelque chose me dit que c'est un euphémisme, mon garçon.

— Oui, on peut dire ça.

Lucian jeta un coup d'œil vers la porte tout en serrant les épaules de Richard. Livie était leur gouvernante. C'était elle qui gérait les emplois du temps des employés qui allaient et venaient dans la maison et qui satisfaisait les besoins de tous. Son mari était majordome, mais aussi homme à tout faire. Aussi loin que Lucian s'en souvînt, le couple avait toujours fait partie des meubles et malgré leurs opinions concernant la maison et le terrain, on pouvait leur faire confiance. Quand on travaillait pour les De Vincent, il ne pouvait en être autrement. Ils faisaient partie de la famille. Ils avaient davantage été présents pour ses frères et pour lui que leurs propres parents. Enfant, la fille de Livie et Richard avait chahuté dans les couloirs, elle aussi. Elle avait été comme une

seconde sœur pour eux tous. Malheureusement, Lucian n'avait plus vu Nicolette depuis des années. Depuis son départ pour l'université, en fait.

— Lawrence s'est pendu dans son bureau, dit-il au bout d'un moment.

Des rides se creusèrent aux coins des yeux de Livie, puis elle ferma les paupières et murmura ce qui ressemblait à une prière. Son mari, lui, se contenta de dévisager Lucian.

— C'est vrai ? demanda-t-il.

— On dirait bien.

L'expression qu'arborait Richard ne trompait pas. C'était la même que celle de Troy. Au fond, tout le monde pensait la même chose. Soudain, Lucian se sentit très fatigué. Il se passa la main dans les cheveux.

— Lucian, l'appela Gabe depuis le couloir. (Il avait la mâchoire serrée.) Il faut qu'on te parle.

Lucian contourna le couple.

— Si vous avez besoin de prendre quelques jours...

— Non ! s'exclama Livie, le regard acéré. Tout va bien. Nous serons là pour vous, les garçons.

Un sourire fatigué étira les lèvres de Lucian.

— Merci, dit-il, et il le pensait. Mais pour le moment, évitez de vous approcher du bureau de père.

Richard hocha la tête.

— Vous partez quand même demain ?

— Je n'ai pas le choix.

— Je sais. (Richard lui donna une tape dans le dos et lui offrit un sourire sombre.) Je veillerai sur la maison en votre absence.

Après avoir serré la main de son aîné, Lucian quitta la pièce et s'approcha de son frère. Il se rendit compte que Troy les attendait, lui aussi, dans le couloir. Dev n'était pas là.

— Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir ?

Gabe secoua la tête.

— Sans doute pas.

Troy parla à voix basse.

— Quand on a décroché le corps du ventilateur, on a également retiré la ceinture. Vous ne l'avez sans doute pas remarqué parce qu'il était pendu et parce que la ceinture le camouflait, mais...

Un frisson descendit le long du dos de Lucian. Il jeta un coup d'œil à son frère.

— Mais quoi ?

— Il y a des marques autour de son cou. (Troy prit une grande inspiration.) Où se trouvait la ceinture. On dirait des griffures. Cela ne peut vouloir dire que deux choses : soit une fois là-haut, il a regretté son geste et s'est débattu, soit ce n'est pas lui qui a passé cette ceinture autour de son cou.

— Pourquoi est-ce que tu m'abandonnes ? s'exclama Anna.

Elle tapa du pied et avança sa lèvre inférieure, tandis que sa boisson bleu électrique débordait de son verre.

— Qui va m'écouter me plaindre de mes voisins diaboliques ou baver sur les représentants en pharmacie trop canon ?

Julia Hughes rit face à la réaction de sa collègue. *Ex-collègue* depuis deux heures. Plusieurs infirmières et membres du personnel de la résidence médicalisée s'étaient retrouvés dans un bar à quelques centaines de mètres de leur lieu de travail pour fêter son départ. À présent, c'était à celui ou celle qui se retrouverait avec la plus grosse cuite.

Julia pariait sur Anna.

— Il te reste Susan. Elle aime que tu lui racontes tes péripéties et elle adore mater les représentants, elle aussi.

— Tout le monde aime les mater ! Mais toi, tu étais la seule célibataire de l'étage. J'aimais vivre par procuration à travers toi en t'imaginant sortir avec eux, puis faire des tas de choses cochonnes qui t'auraient fait marcher de travers le lendemain.

Julia manqua s'étouffer sur son champagne. Elle baissa son verre.

Tout sourire, Anna prit une grande gorgée de son cocktail.

— Je ne peux pas essayer de caser Susan avec l'un d'entre eux.

— Tant mieux. Ce genre de rendez-vous arrangé ne fonctionne jamais, lui rappela Julia.

Soit les hommes en question ne venaient pas, soit ils se révélaient ennuyeux à mourir. Il n'y avait pas de juste milieu... et encore moins de parties de jambes en l'air qui auraient nécessité la prise de Doliprane le lendemain.

Julia se pencha en avant et posa les coudes sur la haute table de bar ronde devant elle. Le ronronnement de la musique rock était de plus en plus fort. Leur petit groupe s'était éparpillé à travers le bar. Le gâteau que l'un d'entre eux avait apporté avait été englouti en l'espace de quelques minutes.

— Vous allez me manquer, dit-elle en prenant une grande inspiration qui lui piqua les yeux.

— Je n'arrive pas à croire que tu te sois lancée, dit Anna en s'appuyant contre elle avec un soupir.

Pour être honnête, Julia avait encore du mal à réaliser qu'elle avait quitté un emploi stable pour devenir infirmière à domicile dans un État qui n'était même pas dans le même fuseau horaire que le sien. Cette décision lui ressemblait si peu que ses parents avaient cru qu'elle souffrait de la crise de la quarantaine... dix ans trop tôt.

En réalité, cette envie était née après avoir bu une bouteille de vin à elle toute seule. Un sentiment de désespoir l'avait envahie, un besoin ardent de changement, d'une autre vie. À jeun, elle avait oublié avoir envoyé sa candidature. Aussi, l'appel qu'elle avait reçu une semaine plus tôt avait été un choc. Une place s'était libérée en Louisiane, un emploi d'infirmière à domicile avec un salaire qui l'avait laissée bouche bée.

La première réaction de Julia avait été de refuser. Heureusement, elle n'avait pas écouté cette voix stupide qui l'empêchait de dormir la nuit et à cause de laquelle sa vie était bien trop rangée et sans la moindre folie. Elle avait signé des tonnes de papiers, y compris une

clause de confidentialité qui, selon l'agence de recrutement, n'était qu'une formalité, et aujourd'hui, elle avait fait ses adieux à la résidence médicalisée dans laquelle elle avait travaillé pendant trois ans. Aujourd'hui avait été le dernier jour de normalité. Elle avait fait l'impensable.

À ses yeux, du moins. Jusqu'à présent, elle avait toujours vécu dans la peur.

Elle n'était pas effrayée par une chose en particulier. C'était un tout. Elle avait eu peur de quitter la maison familiale pour aller à la fac, peur de terminer ses études et de commencer son premier vrai travail. Peur de l'avion. Peur de conduire sur l'autoroute. Elle avait eu peur de se rendre à ce premier rendez-vous, des années plus tôt, qui s'était révélé être la pire décision de sa vie. Et elle avait également eu peur de quitter la personne qui l'avait détruite un peu plus chaque jour.

Évidemment, elle essayait de surmonter toutes ces craintes, mais ce faisant, elle analysait tout et réfléchissait trop avant de prendre une décision. Dans ces conditions, aller de l'avant était difficile, mais c'était également la raison pour laquelle elle était si déterminée à accomplir quelque chose de différent.

Elle refusait de continuer à vivre ainsi, comme si elle avait soixante-dix ans et avait enterré l'amour de sa vie, et non pas simplement divorcé trois ans plus tôt. Durant ces quelques années qui s'étaient écoulées, elle avait eu l'impression de baisser les bras, de se laisser mourir à petit feu.

C'était terminé.

La plupart de ses vêtements avaient déjà été envoyés sur place et demain, elle prendrait l'avion.

— Je suis fière de toi, dit Anna en se tournant vers elle. Tu vas me manquer, mais je suis fière de toi.

— Merci, articula Julia en réprimant ses larmes.

Au fil du temps, Anna et elle étaient devenues très proches. Elle était au courant de ce qu'elle avait vécu avec son ex. Elle savait à quel point cela l'avait détruite.

Anna se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue. Puis elle posa le menton sur l'épaule de Julia.

— À quelle heure est ton vol ?

— 10 heures, mais je dois être en avance à l'aéroport.

— Peut-être, mais tu ne travailles pas aux aurores. Tu sais ce que ça veut dire ! (Se redressant, elle poussa le verre de Julia vers elle.) Il faut qu'on boive et qu'on s'amuse avant qu'on termine toutes les deux en larmes dans un coin comme deux losers. Et crois-moi, personne ne veut voir ça.

— Ça, c'est clair.

Alors, le sourire aux lèvres, Julia s'exécuta. Plus ou moins. Elle ne buvait jamais beaucoup d'alcool car elle n'aimait pas l'idée de perdre le contrôle. Chez elle, elle se cantonnait au vin. Aussi, après avoir terminé sa flûte de champagne et entamé la deuxième, elle se sentit déjà plus joyeuse. Son sang bourdonnait gaiement dans ses veines.

D'autres infirmières s'assirent à leur table et Anna s'éclipssa pour jouer aux fléchettes de l'autre côté du bar. Julia tenta de la garder dans sa ligne de mire, mais à mesure que la soirée avançait, la foule devenait de plus en plus dense. Elle apercevait la petite blonde de temps à autre ainsi que l'homme contre lequel elle jouait. Il semblait grand, mais à côté d'Anna tout le monde paraissait gigantesque. Quand il levait le bras pour lancer une fléchette, le mouvement tendait le tissu de son tee-shirt sombre sur ses larges épaules. Malgré la distance, Julia voyait qu'il avait des biceps joliment sculptés.

Elle ignorait de qui il s'agissait, mais il avait un très beau dos.

Secouant la tête, elle reporta son attention sur les personnes autour d'elle. Anna était mariée. Et heureuse. Elle était simplement d'un naturel avenant et se faisait des amis partout où elle allait.

Ses collègues parlaient des nouveaux propriétaires qui avaient repris le centre au début de l'année. Tous avaient été inquiets par rapport aux changements que cela allait

engendrer. Bien sûr, Julia n'avait plus à s'en soucier, mais elle était heureuse que tout se passe bien pour eux, au bout du compte.

Elle n'avait jamais travaillé en tant qu'infirmière à domicile. Elle ignorait si elle continuerait après cette mission en particulier. Dans tous les cas, elle ne savait pas à quoi ressemblaient ses nouveaux patrons. Elle répondait à la demande de l'agence qui l'avait engagée, mais elle répondrait également à la famille pour laquelle elle travaillerait.

Tandis qu'elle jouait avec le pied de son verre, elle se força à arrêter de penser au lendemain. Elle était nerveuse, ce qui était compréhensible, mais elle ne pouvait pas se permettre de trop réfléchir, sinon elle allait se mettre à paniquer et à regretter son choix. Sauf qu'il était trop tard pour le faire...

— Julia ! s'écria Anna un instant avant d'attraper son bras. Il faut à tout prix que je te présente quelqu'un !

Oh, mon Dieu.

En général, lorsque Anna voulait lui présenter quelqu'un, il s'agissait toujours d'un mec excentrique qu'elle venait tout juste de rencontrer et avec lequel Julia ne voulait rien avoir à faire. Ravalant un grognement, elle se tourna lentement. Quand son regard glissa du visage rougi et excité d'Anna jusqu'à l'homme qui se tenait à côté d'elle, elle manqua laisser tomber son verre.

Julia écarquilla les yeux. Seigneur... elle avait l'impression qu'un court-circuit s'était produit dans son cerveau et que toute pensée cohérente l'avait quittée. L'homme qui se tenait devant elle était l'adversaire d'Anna. Elle le savait car il portait le même tee-shirt sombre qui, de plus près, s'avérait être un pull fin dont il avait remonté les manches jusqu'aux coudes. Il était grand. Et pas seulement parce qu'il se tenait à côté de l'équivalent d'une Fée Clochette sous acide. Il faisait bien trente centimètres de plus que Julia. Pourtant, elle n'était pas petite.

Cet homme, quelle que fût son identité, était d'une beauté renversante.

Il avait quelque chose de sauvage. Des pommettes hautes et larges, des lèvres bien dessinées, parfaites. Une mâchoire couverte d'une barbe de plusieurs jours qui semblait avoir été sculptée dans le marbre. Ses cheveux châtain clair étaient longs sur le haut de la tête et courts sur les côtés. Elle aurait parié qu'à la lumière du soleil, il était aussi blond qu'Anna. Avec un peu d'imagination, il n'était pas difficile de voir que sous son haut et son jean noir, son corps était aussi exceptionnel que son visage.

Quant à ses yeux bordés de cils d'une longueur incroyable, ils semblaient bleus et verts à la fois. Leur couleur éveillait en Julia un souvenir d'été et de mer chaude.

Il la toisait, immobile, les épaules détendues ; pourtant, elle avait le sentiment étrange que malgré son apparence décontractée, il était tendu, prêt à bondir à tout moment.

Anna avait-elle trouvé ce merveilleux spécimen masculin devant le jeu de fléchettes ? Si c'était le cas, il fallait que Julia y traîne plus souvent.

— Julia, *Jules*, je te présente...

Les yeux bleus d'Anna étincelaient sous le coup de l'excitation. Elle se tourna vers le plus bel homme que Julia ait jamais vu.

— Excuse-moi. Je n'ai pas retenu ton prénom.

Comment Anna avait-elle pu oublier le nom de cet homme ? Julia était persuadée qu'une fois qu'elle l'entendrait, il resterait gravé à jamais dans son esprit.

Quand il sourit, Julia le ressentit dans toutes les parties de son corps : depuis le haut du crâne jusqu'au bout des orteils... mais surtout au centre, à cet endroit qu'elle n'utilisait plus depuis longtemps. Son sourire n'était pas symétrique. Ses lèvres étaient davantage relevées à gauche qu'à droite et c'était absolument craquant.

— Taylor.

Oh, bon sang.

Sa voix.

Rauque et suave, avec un léger accent. Du Sud, peut-être ? Julia l'ignorait, mais la liste des qualités de Taylor ne cessait de s'allonger.

— Taylor ! C'est ça ! s'exclama Anna avec un sourire bien trop éclatant pour être honnête. Bref. Voici Julia, la très jolie célibataire dont je te parlais.

Avait-elle osé dire ça ? « Très jolie célibataire » ? Anna était bourrée ou quoi ? N'avait-elle pas remarqué que ce mec était un canon ? Bien sûr, Julia n'était pas complètement repoussante. Sa mère avait toujours dit qu'elle avait des traits symétriques. Son visage était harmonieux et on lui faisait souvent des compliments sur ses cheveux. Constamment, en fait. Certains demandaient même à les toucher, ce qui était, disons-le, plutôt perturbant. Ils étaient longs et épais, et descendaient jusqu'à sa poitrine. Ce soir, elle les avait attachés en chignon lâche. En sortant du travail, elle avait seulement eu le temps de se changer. Tout ça pour dire qu'elle savait qu'elle n'était pas moche, mais elle n'avait rien d'un top modèle. Elle n'était pas le genre de femme qu'elle imaginait au bras de Taylor : des femmes petites ou grandes, mais avec des formes seulement aux bons endroits. La morphologie de Julia était déjà passée de mode bien avant sa naissance.

— Salut, dit Taylor en lui tendant la main. Enchanté de faire ta connaissance.

Julia baissa les yeux vers sa main tendue avant de reporter son attention sur son visage. Son sourire grandit tandis qu'il attendait qu'elle réagisse et qu'elle cesse de le fixer comme une idiote. Reprenant ses esprits, elle réussit à tendre la main.

— Enchantée.

Ses doigts se refermèrent autour des siens avec fermeté.

— Je peux t'offrir un verre ?

— Oui, répondit Anna à sa place. Avec plaisir.

Elle allait la tuer.

Taylor se mordit la lèvre inférieure.